

Le Libertaire

Administration : HENRI DELECOURT
8, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN
123, rue Montmartre Paris (2^e)

Les anarcho-syndicalistes et le Syndicalisme

A quoi tient actuellement la crise qui ravage le mouvement ouvrier international et particulièrement le syndicalisme français ?

A plusieurs raisons, de déviations qui émannaient et des réformistes et des politiciens. En leur temps, tous ces faits furent signalés, hélas ! en pure perte. Aujourd'hui, nous sommes en plein gaschis ; est-ce bien le moment, comme certains le font, d'imiter le geste de Ponce-Pilat ; n'est-il pas préférable de regarder le mal bien en face et d'appliquer immédiatement un remède énergique ?

La crise actuelle du syndicalisme révolutionnaire a son origine très loin, elle date du jour où la section des Bourses du Travail fut supprimé au bénéfice des Fédérations Nationales de Métiers et d'Industrie dans la vieille C. G. T.

Cette marche rapide vers la centralisation, les Comités Nationaux Confédéraux tua, paralyse complètement l'initiative des syndicats, des Unions locales et des Bourses du Travail : les directives du mouvement en partant exclusivement du sommet, ne furent plus l'expression de la base, voilà la première manifestation de la déviation de l'œuvre de Pelloutier.

D'autre part, le programme minimum fut tellement rétréci, que le syndicalisme perdit de sa valeur révolutionnaire et ne fut plus l'animateur capable d'entraîner, d'enthousiasmer la foule des travailleurs.

Quand le syndicalisme, non revisé, non dévié, lance des appels à la révolte contre le patronat, contre l'Etat, contre le militarisme, contre le patriottisme, contre le capitalisme mondial à tous les gués du travail, c'est avec foi, avec courage, que des minorités agissantes répondent présent à l'appel ; aujour-

d'hui, il n'en est plus de même. Les premiers déviateurs sont les auteurs responsables de la crise du syndicalisme. A cette époque, les anarcho-syndicalistes ont signalé ce danger. Que peuvent leur reprocher aujourd'hui ?

Depuis, la crise s'est accentuée : évolution au centralisme, au collaborationnisme, participation à la défense nationale et, maintenant, mainmise absolue par les partis politiques et particulièrement le Parti Communiste, sur tous les organismes syndicaux.

Sur ce point, les anarcho-syndicalistes se sont particulièrement dressés contre cette subordination du mouvement économique : ils furent des premiers à jeter le cri d'alarme, même à l'époque des C. S. R. Toujours en accord avec le précurseur des Bourses du Travail, F. Pelloutier, les anarcho-syndicalistes considèrent que le syndicalisme n'a rien à craindre de l'anarchisme qui poursuit des fins libertaires, et qu'ils ne doivent pas être mis sur le même pied que les centralistes du Parti bolchevique.

Les anarcho-syndicalistes donnent toute leur activité au mouvement ouvrier, ils sont fédéralistes, ils sont les gardiens jaloux de l'autonomie du mouvement syndicaliste, ils sont pour l'organisation des travailleurs. Ils œuvrent de toutes leurs forces à la reconstruction de l'unité ouvrière dans un syndicalisme révolutionnaire, régénéré et puissant sa vie et son activité à sa source même au travail. C'est à cette besogne urgente et indispensable que nous convions les travailleurs. Alors, peut-être, pourrons-nous œuvrer syndicalement et révolutionnairement contre le capitalisme, contre le fascisme assassin, contre l'Etat bourgeois.

J.-S. BOUDOUX.

doute — et vous vous adressez aux femmes en ces termes : « Et demain, si les hommes oublient leur devoir en ne s'acheminent pas de belle heure vers l'urne, c'est sur vous que je compte, camarades femmes, pour les rappeler à ce devoir et les contraindre à aller déposer leur bulletin en faveur de la liste communiste. »

Vos complices, les syndicalistes (?) Racamond, Boville, Tillon, qui sont des dirigeants, le premier de la C. T. U., le deuxième de la Fédération de l'Alimentation, le troisième de la 6^e Union régionale de propagande, pourraient demander — ils l'oseraient — l'opinion des ouvriers qui les entretiennent de leurs cotisations, sur leur abominable attitude. Je crois que si l'on s'attachait à connaître cette opinion, elle serait votre condamnation. Ils vous diraient sans doute, les ouvriers, que le rôle de syndicalistes était de s'opposer, même par violence, à l'immixtion des politiciens dans un mouvement économique. Mais vous êtes descendus si bas, vous êtes tellement émasculés que vous avez fait pire, puisque vous vous êtes effacés et avez laissé la direction morale et matérielle de la grève à des doublures et aux communistes.

Sans risquer de se tromper on peut dire que si les salards de la maison de briseurs de grèves Lysis et Vie avaient eu la certitude d'arriver dans un milieu où le moins de geste de provocateurs fascistes était un arrêt de mort pour eux, parions qu'ils n'eussent pas évoluté aussi facilement et aussi longtemps à Douarnenez et n'auraient pu de la sorte révolvrer Le Flanc et des camarades grévistes.

Comme le nègre, vous continuerez sans doute votre travail de subordination, de division, de décomposition du syndicalisme, d'ailleurs en véritables religieux vous appréciez à la lettre les mots d'ordre de l'I.C. Restez à savoir si ce qui reste encore d'esprit syndicaliste au cœur des militants, si les travailleurs non abusés vont continuer à encaisser ces coups durs sans relever le défi ?

L'avenir du syndicalisme, du prolétariat par conséquent, se joue passionnément sur le tapis politique : serons-nous capables de renverser la table autour de laquelle sont assis ces messieurs ?

René MARTIN.

LE FAIT DU JOUR

Ça commence à aller mal

Il y a à peine huit jours que M. Herbette est en Russie, et il a déjà reçu de son gouvernement, qui est celui de notre chefre France, deux notes le chargeant de protestez auprès du gouvernement des Soviets :

1^e Contre les paroles prononcées par Zinoviev à propos de la propagande antimilitariste ;

2^e Contre celles prononcées par Rikoff, relatives à la reconnaissance des dettes russes.

L'on peut donc dès aujourd'hui se rendre compte des heures effrénées de la reconnaissance. M. Herbette va devenir un ambassadeur protestataire, car si le gouvernement français s'emeut chaque fois que Zinoviev prononce un discours, ce n'est pas fini, car il en prononce presque autant que feu Poincaré !

Qu'il nous soit permis de nous étonner de la naïveté du chef du bloc des gauches : il a été en Russie, et il sait fort bien qu'à part les discours il n'y a plus rien de révolutionnaire ou d'antimilitariste dans les Soviets, et il n'ignore pas que M. Herbette a été reçu au son des trompettes d'argent.

Alors à quoi bon bousculer encore le crâne aux gens, en leur faisant craindre un danger bolcheviste ?

Faites vos affaires avec la Russie, MM. les bourgeois, et n'ayez pas peur, M. de Monzie qui n'est pas un imbécile, sait fort bien que toutes les paroles de Zinoviev ou de Rikoff ne sont que du vent, et que le capital français n'a rien à craindre en Russie. Il serait peut-être même plus en sûreté là-bas qu'ici !

La Fédération des Locataires manifeste

La Fédération des locataires de la Seine, pour protester contre les locaux qui demeurent inoccupés quand tant de gens sont sans logis, a fait hier matin une manifestation.

Des collets se sont rendus vers l'immeuble de l'angle des rues Faidherbe et de Charonne, ancien hôtel populaire où l'on installa, pendant la guerre, un centre de réforme et qui fut occupé ensuite par le ministère des pensions. Sur les murs de cette immense bâtie, dans laquelle 700 chambres inhabitées feraient la joie des sans-logis, les collets poseront des affiches. « C'est un scandale de voir des immeubles inhabités. Exigez avec nous la résquisition de cet immeuble ! » M. Lucien Aubel, secrétaire de propagande de la Fédération, harangua les passants et leur expliqua le geste des locataires de la Seine.

Deux collets, conduits au commissariat du quartier Sainte-Marguerite, ont été ramenés en liberté après vérification de leur domicile.

De l'attitude des chefs communistes dans la grève de Douarnenez

Au cours de la grève, durant les réunions, l'unique souci des communistes était d'essayer de prouver que seul le P. C. était l'organisme de classe des travailleurs. Dans trois de ces réunions auxquelles j'assis, deux fois seulement des orateurs prononcèrent le mot syndicat. Il était clair que vous mettiez tout en œuvre pour faire ignorer le syndicalisme.

Un fait qui caractérise bien votre mentalité à tous et celle de Le Flanc en particulier, c'est celui qui consistait à entendre des grévistes chanter sur l'air d'un cantique : « Nous voulons Flanc, c'est notre moins ; nous voulons Flanc, c'est notre moins. »

Or, un homme désintéressé, un militant digne de ce nom, ne pourrait sans bondir entendre d'autres hommes l'admirer comme un sauveur, comme un dieu. Quand on veut sincèrement travailler à libérer, à affranchir ses semblables, on ne se gonfle pas d'orgueil au rythme de pareil chant, on ne tolère pas, on ne contribue pas à un tel abaissement moral des travailleurs, citoyen Le Flanc !

Sais-tu, citoyen, ce que tu eusses dû faire en pareille circonstance, si tu avais vraiment ouvert à l'émancipation des ouvriers ? Il était de ton devoir de dire aux camarades grévistes : « Si vous tenez à me marquer votre sympathie, sachez tous que je ne suis pas un surhomme, que vous ne pouvez pas sans vous diminuer dans votre dignité d'individu et porter atteinte à ma dignité également, chanter de pareilles énormités. Apprenez à être... vous-mêmes, à vous affranchir des préjugés pour vous affranchir de l'exploitation de l'homme par l'homme. » Comme tu n'as rien fait ni dit tout cela, au contraire, tu as justifié plus que jamais l'épithète de caméléon que je te décernai un jour à Brest, lors d'une réunion publique.

Quand vous n'avez pas conquis que quelques rares municipalités, quand vous n'étiez que deux ou trois vingt-sept mille dans l'acquarium du Palais-Bourbon, vous reprochez aux socialistes d'être des chartriers d'énergie par leur continual appel au calme dans les circonstances où les travailleurs étaient aux prises avec le patronat ou avec l'Etat.

Or, qu'avez-vous fait, vous qui disposiez

de la municipalité de Douarnenez ? Eh bien, ô farceurs, vous avez fait exactement comme vos compères en socialisme, à dire que vous avez préché le calme aux grévistes, toujours le calme. Dites, quand dans votre feuille quotidienne *l'Humanité*, quand dans vos feuilles hebdomadaires, vos bulletins périodiques, vous inoculez à jets continus le virus de la violence à vos lecteurs contre l'Etat bourgeois, les partis politiques adverses, les syndicalistes, les anarchistes, etc., savez-vous à qui vous êtes assimilables ? Eh bien, aux calotins, aux jésuites, aux gens d'Action française à qui vous empruntez fidèlement les plus basses, les plus ignobles méthodes.

Vous avez endiguié l'esprit de récolte chez les gars de Douarnenez. Nous savions avant vous... eh, commis-voyageur en marchandise avariée, que chez les pêcheurs, les sardiniers, il y avait de la volonté, de l'énergie dans la lutte, ils l'ont montré dans les années précédentes que j'ai déjà citées, mais comme... que gueule uniquement vous tient lieu de courage, vous avez canalisé l'instinct du bataille de nos camarades. D'une lutte qui paraissait être sans merci, dans laquelle certes des travailleurs, des militants eussent peut-être payé de leur liberté, voire même de leur vie, et qui pouvait être — qui peut dire non ? — l'émeute qui met le feu à la baraque, et par conséquent être le départ d'un mouvement de libération prolétarienne, de cette lutte donc vous en avez fait un tremplin pour votre parti en fanatisant les grévistes sans répit, avec vos formules de prédicateurs. Un exemple à l'appui. Le jeudi 18 décembre, des grévistes révoltés enlèvent d'un camion six caisses de conserves ; le soir, sur vos ordres, ces camarades sont contraints de rapporter les caisses.

Jésuites, vous l'êtes en essayant de persuader que vous seuls êtes révolutionnaires, qu'au sein du P. C. seul est le salut, alors que vos méthodes en peine grève n'eussent pas déplu à Ignace de Loyola lui-même.

N'est-ce pas vous, monsieur Cachin, qui, au cours de votre exposé dans les halles, le samedi soir 27 décembre, dressiez dans un but électoral les épouses contre leurs maris, les jeunes filles contre leurs fiancés ? Je vous revois encore à la tribune, claironnant — vous croyant formidable sans

de la municipalité de Douarnenez ? Eh bien, ô farceurs, vous avez fait exactement comme vos compères en socialisme, à dire que vous avez préché le calme aux grévistes, toujours le calme. Dites, quand dans votre feuille quotidienne *l'Humanité*, quand dans vos feuilles hebdomadaires, vos bulletins périodiques, vous inoculez à jets continus le virus de la violence à vos lecteurs contre l'Etat bourgeois, les partis politiques adverses, les syndicalistes, les anarchistes, etc., savez-vous à qui vous êtes assimilables ? Eh bien, aux calotins, aux jésuites, aux gens d'Action française à qui vous empruntez fidèlement les plus basses, les plus ignobles méthodes.

Vous avez endiguié l'esprit de récolte chez les gars de Douarnenez. Nous savions avant vous... eh, commis-voyageur en marchandise avariée, que chez les pêcheurs, les sardiniers, il y avait de la volonté, de l'énergie dans la lutte, ils l'ont montré dans les années précédentes que j'ai déjà citées, mais comme... que gueule uniquement vous tient lieu de courage, vous avez canalisé l'instinct du bataille de nos camarades. D'une lutte qui paraissait être sans merci, dans laquelle certes des travailleurs, des militants eussent peut-être payé de leur liberté, voire même de leur vie, et qui pouvait être — qui peut dire non ? — l'émeute qui met le feu à la baraque, et par conséquent être le départ d'un mouvement de libération prolétarienne, de cette lutte donc vous en avez fait un tremplin pour votre parti en fanatisant les grévistes sans répit, avec vos formules de prédicateurs. Un exemple à l'appui. Le jeudi 18 décembre, des grévistes révoltés enlèvent d'un camion six caisses de conserves ; le soir, sur vos ordres, ces camarades sont contraints de rapporter les caisses.

Jésuites, vous l'êtes en essayant de persuader que vous seuls êtes révolutionnaires, qu'au sein du P. C. seul est le salut, alors que vos méthodes en peine grève n'eussent pas déplu à Ignace de Loyola lui-même.

N'est-ce pas vous, monsieur Cachin, qui, au cours de votre exposé dans les halles, le samedi soir 27 décembre, dressiez dans un but électoral les épouses contre leurs maris, les jeunes filles contre leurs fiancés ? Je vous revois encore à la tribune, claironnant — vous croyant formidable sans

AU GROUPE SOCIALISTE DE LA SEINE

Les yeux de certains commencent à s'ouvrir

Si les dirigeants du parti socialiste, les Blum, les Renaudel, les Paul-Boncour, sont sans remords avec le gouvernement de monsieur Herriot, il y a cependant quelques membres de la S. F. I. O. qui commencent à trouver mauvaise une politique de soutien qui les rend complices des pires attentats de la bourgeoisie contre le prolétariat : espionnage des milieux ouvriers, assassinat des travailleurs par la flacaille, expusion des camarades espagnols et italiens, etc.

Au Congrès de la Fédération socialiste de la Seine, qui s'est ouvert hier à 9 h. 30 du matin, dans la salle des Fêtes de la mairie du Pré-Saint-Gervais, quelques délégués ont vivement pris à parti le groupe parlementaire pour son attitude à la Chambre des députés.

Le citoyen J.-B. Séverac s'est plaint amèrement de la mauvaise allure qu'ont eu jusqu'à ce jour les élus socialistes au Palais-Bourbon.

Le citoyen Métois a ajouté que la collaboration du parti socialiste avec les partis de gouvernement enlève à la S. F. I. O. toute indépendance. Enfin, le citoyen Zyromski défendit la thèse du socialisme pur de lutte de classe et déclara que « s'il acceptait, en résignant, la politique de soutien, ce n'était qu'en s'entourant d'un fort réseau de précautions et en s'élargissant contre toute aggrégation de son parti au bloc de la bourgeoisie ». Naïf Zyromski ! Pauvres citoyens Séverac et Métois, vous n'avez pas fini de perdre vos illusions. En vain vous protesterez et vous pleurez, Blum et Renaudel tiennent votre parti enchainé au char du Bloc des Gauches. Vous devrez encasiner toutes les gaffes d'Herriot et, de gré ou de force, pactiser avec cette bourgeoisie que vous exérez. Et, un triste malin, vous vous réveillerez avec les mains tachées du sang des travailleurs répandu, avec votre soutien, par M. Chauvel.

A moins que vous n'abandonniez ces politiciens à leur tragique sort et que, hors des partis de l'immonde politique, vous veniez rejoindre les seuls travailleurs qui luttent pour leur émancipation : ceux qui ne se laissent pas prendre à la duplicité électorale et qui savent, par l'action directe, préparer la Révolution prolétarienne.

VERS LE FASCISME

L'exploitation des mutilés

Tout est bon aux organisateurs de réaction pour préparer le fascisme.

Hier c'était la misère des sardiniers de Douarnenez, c'était la révolte des travailleurs bretons, c'était une grève ouvrière qui servait de prétexte à l'expédition des bandits jaunes de la rue Bonaparte qui devait se terminer par une tragédie.

Aujourd'hui c'est la misère des mutilés, ce sont les revendications des malheureux que la guerre a rendus estropes, invalides, que veulent exploiter les fomenteurs de coupe d'affranchis et d'ingratitudes. Ils ont donc le meilleur d'eux-mêmes, leur jeunesse, leur santé : ils ne trouvent pour toute récompense que la misère. Certains d'entre eux ont fini par voir l'inanité de ce culte, l'ignominie stupide de cette nouvelle religion : ils sont avec nous contre l'armée, contre la Patrie, ils veulent la fin de leurs souffrances avec la fin de ce qui cause ces souffrances. Tels sont les membres de l'Association des Mutilés et des Victimes de la guerre.

Mais — hélas ! — la grande masse des estropes de la guerre sont groupés dans des Fédérations qui encadrent les pires partis, les plus rusés politiciens. Telle est cette Fédération de la Seine de l'Union fédérale des Mutilés de France, qui organise hier matin à la Maison des Mutilés, des Minimes, un grand meeting.

Quand nous voyons la « Liberté », journal de Taftinger, appuyer leurs menaces de « descendre dans la rue » pour obtenir satisfaction nous commençons à nous méfier. Mais nous comprenons tout à fait quand nous entendons, parmi les orateurs du meeting, le trop fameux Henry Paté préconiser, en faveur des mutilés de la grande guerre, un impôt sur les passeports et les cartes d'identité des étrangers qui appartenait, dit-il, une somme de 500 à 600 millions au budget.

Sous prétexte de faire rendre justice à des malheureux qui ont eu le tort de croire en la Patrie et qui ont commis le double crime d'assassiner et de se faire « armer » au service du Capital et de l

"L'Italie entre deux Crispi" (1)

Le camarade Borghi a voulu, en faisant un effort qui était donné sa condition de réfugié fait preuve d'audace sinon de merveilleux, nous faire en 396 pages le tableau exact des événements révolutionnaires et subversifs de Crispi à Mussolini et, sans fausse flatterie, il y a pleinement réussi.

La démonstration scénique des événements, par les qualités mêmes de l'orateur et de l'agiateur, est toujours faite avec homogénéité, en largeur et en profondeur, bien que parfois le détail, semble-t-il, fasse oublier la vision d'ensemble des événements et tomber irrémédiablement dans l'unidéralisme que, du reste, chacun de nous peut bien n'importe.

L'Italie entre deux Crispi est l'autoparade du camarade Borghi : l'éloquence n'y manque pas ; il y a suffisamment de polémique, de telle sorte que la démonstration est magnifiquement présentée.

La réaction crispienne contre les premières organisations ouvrières, et les subversifs en particulier ; la première guerre coloniale pour la conquête de la mer Rouge ; les coups de canons contre le prolétariat milanais en 1898 ; l'assassinat du roi Humbert par l'anarchiste Gaëtan Bresci qui clôt la première période de la réaction italienne ; la période démocratique-libéral-socialiste qui part de la seconde guerre pour l'expansion coloniale (1910) et va jusqu'à l'intervention italienne dans la « grande guerre pour la liberté des peuples » ; le nerf après-guerre qui aboutit à l'occupation des usines et de la terre de la part des ouvriers et des paysans ; la trahison réformiste-socialiste ; les symptômes et les conséquents développements du fascisme, tout cela constitue un film magnifique dont on sait l'incontestable utilité.

Enigmi Fabbri, faisant dans *Pensiero e Volontà* le compte rendu du livre du camarade Borghi, a volontairement passé sous silence, par amitié, les reproches qu'il pouvait lui faire. Contrairement au camarade Fabbri, malgré le sincère attachement que j'ai pour Borghi, je ne puis pas faire autrement que de manifester les critiques que la lecture de son livre m'a suggérées ; si j'agissais autrement il me semblerait même manquer à ces sentiments d'amitié qui me lient à son auteur.

Le titre du livre, « *L'Italie entre deux Crispi* », donne l'impression que Borghi veut comparer Crispi à Mussolini, ce qui signifierait rendre à ce dernier un hommage immérité, car Crispi reste après Cavour le plus éminent homme d'Etat italien, tandis que Mussolini s'est révélé un homme d'Etat sans équilibre politique, et toute sa fortune est exclusivement due à la force brusale dont il a pu et dont il peut encore momentanément disposer ; mais dès la lecture du livre, une telle impression s'efface vite, car Borghi prend tout de suite en main le pinceau de peindre des événements.

A qui, à quels faits Borghi attribue-t-il les causes de l'échec de la révolution italienne ? Aux représentants des organisations politiques et ouvrières !

Je comprends très bien Borghi. En se placant du haut de l'observation presque exclusivement syndicaliste, il ne pouvait arriver à d'autres conclusions. Mais, à mon avis, et en me plaçant sur le terrain de l'Anarchie, la révolution en Italie a échoué non parce que les divers d'Argona ont trahi la révolution, quand on sait qu'ils n'ont jamais été ses partisans, mais parce que dans la masse comme chez les révolutionnaires, il n'y avait pas de détermination catégorique, inexorable ; on vivait en période révolutionnaire sans être des interprètes clairvoyants des faits révolutionnaires. Le mérite que d'Argona a voulu s'attribuer d'avoir sauvé l'Italie des erreurs du bolchevisme est une prétention ridicule, car quiconque a une certaine connaissance de la question sociale et un peu de bon sens sait qu'aucune révolution n'a jamais été décrétée ou arrêtée par des organismes de commandement ou par de simples personnalités. La femme enceinte accouche ou meurt. C'est un dilemme historique qu'aucune volonté ne pourra tourner. C'est précisément la raison principale pour laquelle les anarchistes refusent toute vertu révolutionnaire aux partis politiques, car, à l'examen historique, les révoltes ont été toujours des mouvements spontanés de peuples, la fin inexorable d'années de souffrance, de misère, de rancœurs accumulées. La révolution de 1789 ne fut pas en fait décrétée par le parti jacobin qui, selon Aulard, comptait à cette époque 300.000 milles membres ; la révolution russe ne le fut pas non plus par le parti bolcheviste qui, selon Rappoport, comptait en 1917 70.000 membres.

Dans un but politique, n'accordons donc pas de valeur à ce qui n'a en substance aucune valeur révolutionnaire, tombant ainsi dans la même erreur que nous reprochons aux autorités, fanatisées par la révolution au moyen de la baguette magique d'un comité directeur, ce qui est ridicule, antihistorique, antisocial, et vraiment contre-révolutionnaire.

« Le crispiisme est venu, il ne faut pas que le giolitisme revienne », écrit le camarade Borghi. Telle devrait être la virile résolution de tous les révolutionnaires sincères, mais — hélas ! — l'Italie reste encore le pays classique de la Bateli politique, et notre effort d'éclaircissement trouve de nombreux obstacles, même de la part de nos camarades qui ne sachant pas s'élever pour un examen lucide de la situation des partis et des hommes, manque d'une vision nette des événements et d'une volonté personnelle, subissent souvent l'influence fatale d'éléments étrangers à notre milieu, nous réduisant au rôle ridicule de marionnettes.

Dans l'anarchisme italien se dessine de plus en plus évidemment une droite capable de tous les accommodements, de toutes les humiliations, de toutes les déviations. Cette droite est constituée en grande partie de néophytes sous la conduite de vieux résidus des organisations ouvrières. Contre de tels éléments d'inaction, les anarchistes décidés à rester anarchistes devront déclarer ouvertement la guerre, afin de les refouler le plus rapidement possible dans d'autres milieux vers lesquels ils tendent et qui sauront bien les adopter.

Telle est la raison, la résolution de Borghi — *Que ne reviendra pas le Giolitisme* — peut facilement se transformer en crainte et en cruelle réalité.

VIOLA

Amour et Commerce

« Aucune femme de mon temps ne fut aimée comme moi. Les hommes m'avaient de se suicider pour moi ; on s'est battu en duel. Des hommes de tout milieu social, dont quelques-uns sont aujourd'hui célèbres, des génies, des poètes, des musiciens, des acteurs, des millionnaires. Mais lorsque, il y a peu de temps, j'eus besoin de quelques centaines de dollars, il se sont tus dans toutes les langues. »

C'est dans ces termes, ou à peu près, qu'Isadora Duncan s'est confessée aux journalistes.

Je vois une femme — jolie peut-être — mais désirable en tout cas, parce qu'elle danse, jambes et pieds nus, dans la perspective du décor théâtral, dans le foyer des projecteurs, qui rend plus blanche et plus douce la chair féminine.

Et dans les loges aux fauteuils d'orchestre, il y a la foule des passagers impeccables, les jumelles braquées par des mains moites de désir ; les poitrines qui halètent, lorsqu'un genou se découvre davantage ; — Veux-tu t'en aller !

Le chien se dépense en bassesses. Il lèche le pantalon du maître, il aboie faiblement et sa queue frétille. Mais c'est d'un frétillement qui fait penser au rire jaune des hommes.

Le maître ordonne une seconde fois :

— Veux-tu t'en aller !

Le chien s'immobilise et, l'air navré, il regarde partout l'autre, qui butte contre les mottes de terre.

Au coude d'un sentier, l'homme tourne encore la tête : le chien le suit à distance, réglant avec prudence ses pas sur les siens, comme fait le policier qui file un malfaisant.

— Veux-tu t'en aller !

Le chien s'arrête. Le maître reprend sa marche cahotante au milieu des champs bouscues.

Dans la plaine, le chien est encore sur les talons de son maître, l'oreille et la queue basses. Le maître, furieux, ramasse une mottes de terre et la lance sur le chien :

— Vas-tu me foutre le camp !

Le chien se rive au sol, des quatre pattes :

— Alors, c'est bien vrai : il faut s'en retourner pour tout de bon ?

Il n'en revient pas de stupeur.

Une autre mottes de terre est lancée, et l'homme et le bête s'achèment vers des directions opposées.

Au bout de dix mètres, le chien fait une petite station. Il penche la tête de côté et, les larmes aux yeux, il regarde s'éloigner son bouscuer.

Brusquement, la silhouette de l'homme disparaît derrière un accident de terrain.

Le chien s'en va.

Il porte des chagrins lourds dans son crâne de pauvre chien et il marche comme les pauvres gens qui reviennent du cimetière où sont enfouies toutes les joies de leur vie.

Pifft ! Soudain, le chien pense, à sa manière de chien, qu'il a tout de même fait trois kilomètres en suivant son patron.

Il court aboyer après une haie dans laquelle une bête a certainement remué. Un escargot retient deux minutes son attention.

La Providence a mis de l'eau dans une orange, et il boit, il boit... à en attraper des coliques.

Un coup de fusil lui fait dresser les oreilles. Un lapin vient de s'enfoncer dans la lapinière. Il poursuit des pigeons qui rasent le sol en volant et finissent par le lasser.

La maison est là.

Avant d'entrer dans la cour, le chien pisse contre le mur, ainsi qu'il a coutume de le faire chaque après-midi, en revenant tout seul de la promenade.

Le chien

Le maître s'en va, avec son ventre, avec sa pipe, ses savates et sa calotte de drap. Heureux d'aller faire un tour de promenade, le chien le suit, les yeux luisants et la queue en batteille.

Lentement, l'homme tourne la tigre. Par-dessus ses lunettes, les yeux à fleur de tête, il regarde le chien.

Le maître s'arrête et, avec un geste gauche qui veut être impératif, il commande :

— Veux-tu t'en aller !

L'esclave se dépense en bassesses. Il lèche le pantalon du maître, il aboie faiblement et sa queue frétille. Mais c'est d'un frétillement qui fait penser au rire jaune des hommes.

Le maître ordonne une seconde fois :

— Veux-tu t'en aller !

Le chien s'arrête. Le maître reprend sa marche cahotante au milieu des champs bouscues.

Dans la plaine, le chien est encore sur les talons de son maître, l'oreille et la queue basses. Le maître, furieux, ramasse une mottes de terre et la lance sur le chien :

— Vas-tu me foutre le camp !

Le chien se rive au sol, des quatre pattes :

— Alors, c'est bien vrai : il faut s'en retourner pour tout de bon ?

Il n'en revient pas de stupeur.

Une autre mottes de terre est lancée, et l'homme et le bête s'achèment vers des directions opposées.

Au bout de dix mètres, le chien fait une petite station. Il penche la tête de côté et, les larmes aux yeux, il regarde s'éloigner son bouscuer.

Brusquement, la silhouette de l'homme disparaît derrière un accident de terrain.

Le chien s'en va.

Il porte des chagrins lourds dans son crâne de pauvre chien et il marche comme les pauvres gens qui reviennent du cimetière où sont enfouies toutes les joies de leur vie.

Pifft ! Soudain, le chien pense, à sa manière de chien, qu'il a tout de même fait trois kilomètres en suivant son patron.

Il court aboyer après une haie dans laquelle une bête a certainement remué. Un escargot retient deux minutes son attention.

La Providence a mis de l'eau dans une orange, et il boit, il boit... à en attraper des coliques.

Un coup de fusil lui fait dresser les oreilles.

Il mange et, curieux, regarde... La

Il s'arrête devant une boutique : il y a là un marchand de « cuisine à emporter ».

— Un bout aux nouilles, demande-t-il, en sortant de dessous son pauvre vêtement une assiette creuse... C'est combien ?

— Vingt-cinq ronds !

Voilà !

Son assiette empile et recouvre d'un papier jaune, la pauvre hère continue son chemin, tenant, des deux mains, une large portion ; il semble hésiter...

Il y a là un « tonneau » et l'on voit, dans cette boutique de détaillant de pichetorgne, des choses sombres et sales, des figures de cauchemar...

Tant pis, il entre, s'armant de courage, fort de l'invite : « Ici l'on peut apporter son manger !

— Qu'est-ce que ça sera ?

— Une chopine de rouge.

Il mange et, curieux, regarde... La

Il s'arrête devant une boutique : il y a là un marchand de « cuisine à emporter ».

— Un bout aux nouilles, demande-t-il, en sortant de dessous son pauvre vêtement une assiette creuse... C'est combien ?

— Vingt-cinq ronds !

Voilà !

Son assiette empile et recouvre d'un papier jaune, la pauvre hère continue son chemin, tenant, des deux mains, une large portion ; il semble hésiter...

Il y a là un « tonneau » et l'on voit, dans cette boutique de détaillant de pichetorgne, des choses sombres et sales, des figures de cauchemar...

Tant pis, il entre, s'armant de courage, fort de l'invite : « Ici l'on peut apporter son manger !

— Qu'est-ce que ça sera ?

— Une chopine de rouge.

Il mange et, curieux, regarde... La

Il s'arrête devant une boutique : il y a là un marchand de « cuisine à emporter ».

— Un bout aux nouilles, demande-t-il, en sortant de dessous son pauvre vêtement une assiette creuse... C'est combien ?

— Vingt-cinq ronds !

Voilà !

Son assiette empile et recouvre d'un papier jaune, la pauvre hère continue son chemin, tenant, des deux mains, une large portion ; il semble hésiter...

Il y a là un « tonneau » et l'on voit, dans cette boutique de détaillant de pichetorgne, des choses sombres et sales, des figures de cauchemar...

Tant pis, il entre, s'armant de courage, fort de l'invite : « Ici l'on peut apporter son manger !

— Qu'est-ce que ça sera ?

— Une chopine de rouge.

Il mange et, curieux, regarde... La

Il s'arrête devant une boutique : il y a là un marchand de « cuisine à emporter ».

— Un bout aux nouilles, demande-t-il, en sortant de dessous son pauvre vêtement une assiette creuse... C'est combien ?

— Vingt-cinq ronds !

Voilà !

Son assiette empile et recouvre d'un papier jaune, la pauvre hère continue son chemin, tenant, des deux mains, une large portion ; il semble hésiter...

Il y a là un « tonneau » et l'on voit, dans cette boutique de détaillant de pichetorgne, des choses sombres et sales, des figures de cauchemar...

Tant pis, il entre, s'armant de courage, fort de l'invite : « Ici l'on peut apporter son manger !

— Qu'est-ce que ça sera ?

— Une chopine de rouge.

Il mange et, curieux, regarde... La

Il s'arrête devant une boutique : il y a là un marchand de « cuisine à emporter ».

A travers le Monde

ALLEMAGNE

UN APPEL A LA CLASSE OUVRIERE

La prise du pouvoir politique par les éléments nationalistes, malgré les dernières élections qui marquent nettement un coup de barre à gauche, a mis en évidence la classe ouvrière allemande qui commence à comprendre qu'elle n'a rien à attendre d'un partis révolutionnaire périlleux.

Malgré les échecs des mouvements révolutionnaires passés, la classe ouvrière allemande sera sans doute sous peu poussée à l'action par les événements qui vont se précipiter.

Sera-t-elle à la hauteur de sa tâche et ne laissera-t-elle pas rouler encore par des partis politiques un peu plus rouges ? La est un autre danger. Qui sait ? Les individus sont souvent dépassés par les événements et les politiciens communistes peuvent être entraînés plus loin qu'ils ne le veulent eux-mêmes.

En tout cas, la *Rote Fahne* a convoqué hier matin, à 11 heures, la classe ouvrière à une démonstration imposante en faveur de l'annexion à Wibewiese (banlieue de Berlin).

L'appel qu'elle lance à ce propos déclare notamment :

« Travailleurs ! Marchez contre le gouvernement Hohenzollern-Ebert. Dressez-vous contre l'injustice de classes, contre l'alliance Noir blanc rouge et Noir rouge et des agents de Dawes ! »

BELGIQUE

LE VAPEUR « THYSVILLE » S'ÉCHOUE DANS L'ESCAUT

Bruxelles, 18 janvier. — Le vapeur « Thysville », de la Compagnie belge Maritime du Congo, qui s'était échoué mardi entre l'île de Ré et l'île d'Oléron et qui avait été renfloué jeudi, s'est de nouveau échoué ce matin dans la passe de Bath, dans l'Escaut, à une vingtaine de kilomètres de son port d'attache.

Des secours sont partis d'Anvers pour le renflouer.

ETATS-UNIS

LE GRAND-DUC BORIS ARRIVE A NEW-YORK

Une traversée mouvementée à plusieurs titres

New-York, 18 janvier. — La grand-duke Boris qui, avec le grand-duke Cyril, se dispute l'honneur et les avantages d'être l'héritier du trône des tsars, a débarqué hier à New-York du paquebot *Olympic*. Sur le quai, un certain nombre d'amis l'acclament. A ces acclamations furent écho plusieurs passagers du paquebot. A signaler parmi les personnes qui attendaient le grand-duke Boris, M. Dan Man Kebrick qui, avec Jack Kearns, est le manager du boxeur Jack Dempsey.

En arrivant, le grand-duke déclara : « Je ne viens chercher aucune aide financière. Les passagers racontent alors ce qui suit :

Durant la traversée, le grand-duke Boris voulut célébrer le premier jour de l'an russe. A cet effet, des invitations furent adressées aux principaux passagers. Parmi eux se trouvait un nommé M. Halligan, impresario connu aux Etats-Unis, qui, au moment où l'on sabrait abondamment et joyeusement le champagne, proposa la santé du grand-duke. Là-dessus, un M. Gross, homme d'affaires originaire de Miami, en Floride, se leva pour déclarer qu'il ne porterait pas cette santé. Il s'ensuivit un échange de paroles peu agréables entre les deux hommes, puis M. Halligan, qui avait la main lèche, ayant frappé M. Gross, celui-ci riposta et une séance de boxe s'ensuivit. Le grand-duke Boris eut bien de la peine à mettre tout ce monde d'accord.

Comme suite de la bataille, M. Halligan fut être transporté à l'hôpital du bateau et on ne le vit point reparaitre sur le pont pendant le reste du voyage.

JAPON

ENCORE UN DESASTRE

300 maisons détruites, 50 blessés

Un immense incendie a détruit plus de trois cents maisons à Osaka. Une cinquantaine de personnes ont été blessées, mais il n'y a heureusement aucune mort à déplorer.

NORVÈGE

PLUS D'ARMEE !

La chambre des députés norvégienne a été saisie d'une proposition du groupe social-démocratique, tendant à abolir l'armée, ou de toute manière, à abolir le service militaire à partir de 1925.

Cela est très bien, mais en Norvège comme ailleurs on supprimera l'armée, mais on la remplacera par la police qui est un instrument aussi néfaste. Il n'y a qu'un moyen de supprimer le militarisme sous toutes ses formes, c'est d'abolir le capital ; sans quoi ce ne sont que les mots qui chantent et non la chose.

VIOLENTE TEMPÈTE

Une violente tempête fait rage depuis quelques jours dans le nord de la Norvège. De nombreux bateaux ont été rejettés au rivage et une trentaine de personnes ont été noyées. Les dégâts causés aux maisons d'habitation sont considérables.

La station d'énergie électrique de Bodo est très sérieusement endommagée et tout le district est sans lumière depuis quatre jours.

ROUMANIE

LE GOUVERNEMENT A BESOIN D'ARGENT

PROLETAIRES GARE A VOS POCHE !

Le ministre du commerce roumain est parti pour Paris où il va rejoindre M. Brătianu, ministre des finances, afin d'assister

En peu de lignes...

L'alcool tue

aux prochaines discussions avec M. Clément, sur la question de la situation financière roumaine.

Attention prolétaires, l'argent qu'avec la complicité du bloc des gauches vient chercher le représentant roumain, ne peut servir qu'à réprimer la révolte ouvrière roumaine.

RUSSIE

REGIME SOVIETIQUE

Pétrograd, 18 janvier. — On annonce que sept condamnations à mort auraient été prononcées contre des prisonniers de droit commun qui avaient participé à une rébellion.

YUGOSLAVIE

MISE EN LIBERTE DE 2.000 GROATES

Deux mille citoyens croates qui avaient été emprisonnés voici une dizaine de jours comme militants communistes, viennent d'être remis en liberté, aucune charge n'ayant pu être relevée contre eux.

Parmi eux se trouve le Dr Matchec, député au Parlement Yougoslave et tous les membres du Comité exécutif du Parti Raditch.

M. Raditch est maintenu en prison.

Un train dans une rivière

CINQ MORTS, TROIS BLESSÉS

Dijon, 18 janvier. — Un terrible accident qui a fait cinq morts s'est produit, hier, à 18 h. 50, sur la ligne du chemin de fer départemental de Dijon à Châtillon, sur une centaine de mètres de la gare de Magny-Saint-Médard.

Dans la courbe assez prononcée qui se trouve à cet endroit, la locomotive, dont les freins étaient pourtant serrés à fond, est sortie des rails et s'est renversée sur le bord du talus, tandis que la première voiture, dérallant, était précipitée dans la rivière.

Deux voyageurs, qui n'ont pas encore été identifiés, deux habitants de Magny-Saint-Médard, et le convoyeur des postes Michouillet sont tués.

Trois voyageurs blessés ont été conduits à l'hôpital de Dijon. Leur vie n'est pas en danger.

Un train de secours a ramené à Dijon, vers 11 heures du soir, le mécanicien, le chauffeur, qui n'ont aucun mal et les voyageurs indemnes.

Le convoyeur des postes Michouillet, dont c'était le jour de repos, remplaçait un camarade, qui sans cette circonstance, aurait sans doute péri dans la catastrophe.

Il faut encore faire remarquer que c'est le train qui n'a pas fonctionné.

C'est encore la négligence de la compagnie qui a provoqué cette terrible catastrophe.

Mais les actionnaires et les administrateurs encourent... que leur importe que l'argent soit taché de sang ?

La calotte s'agit toujours

Le général de Castelnau a réuni, hier après-midi, au Skating Central, les catholiques d'Aix-en-Provence et, au nombre de 3.500, les fidèles écoutaient silencieusement le général qui exposa le programme de défense que tendait à créer l'union des catholiques de France.

Mais, à la même heure, se massait, sur le cours Mirabeau, les groupes hostiles et, au moment où les catholiques sortaient de leur réunion, les contre-manifestants, en nombre égal, quittaient le cours Mirabeau et allèrent à leur rencontre.

Des collisions se produisirent, et les élus de Dieu qui ne sont pas, malgré leurs principes, des adversaires de la violence, sortirent des revolvers. Un coup de feu fut tiré et son auteur fut quelque peu mis à mal par les contre-manifestants.

En fin de compte, les croisants se réfugièrent à la cathédrale pour y recevoir la bénédiction du prieur et du général.

L'alliance du Sabre et du Gouillon, quoi !

PLUTOT LA MORT QUE LE BAGNE

Un détentu s'ouvre les veines avec un lesson de bouteille

Marseille, 18 janvier. — Victor Pelleter, 24 ans, récemment condamné à vingt ans de travaux forcés par la cour d'assises du Rhône, pour participation à l'agression de M. Ricard, entrepreneur des tabacs à Lyon, était en prison à Marseille, en attendant son départ pour le bagne.

La nuit dernière, las d'une vie qui ne lui avait rapporté jusqu'ici que des malheurs, et dédaigneux d'aller traîner sa pauvre carcasse quelques années de plus sous le ricanement des geôliers, il rassembla tout son courage, et décida d'en finir avec une chienne de vie. Mais il n'avait à sa disposition qu'un tesson de bouteille. Se raidissant, il s'en saisit et tonta de se donner la mort en tailladant les veines avec cette arme atroce. Il n'y parvint qu'à moitié. Retrouvé au matin, dans sa cellule, couvert de sang, fut conduit à Cochin dans un état grave.

Eboulement sur la voie

Neufchâtel-en-Bray, 18 janvier. — Prés de Serqueux, un éboulement s'est produit sur la ligne du chemin de fer. Trois mille mètres cubes de terre du talus ont obstrué la voie. Retards importants.

Les querelles tragiques

Nice, 18 janvier. — Inconsolable de la mort de sa femme, M. Louis Gonichon, 44 ans, ouvrier négociant, 76, rue Magenta, achète une gerbe de fleurs, se rend sur la tombe de la défunte et se tue d'une balle de revolver dans la tête.

L'auto meurtrière

Lyon, 18 janvier. — Avenue Félix-Faure, un taxi-auto conduit par le chauffeur Marius Perrier, 25 ans, 55, rue Dunoir, tamponne le brigadier cycliste Raoul Visseron, du 6^e groupe de chasseurs, caserné au fort Montluc, qui débouchait à toute allure. L'état du blessé est grave.

Encore un déraillement

Blois, 18 janvier. — Des wagons de marchandises, en déraillant ce soir au cours d'une manœuvre en gare de Mer (Loir-et-Cher), ont occasionné d'importants retards de trains. Il n'y a à déplorer aucun accident de personne.

Condamnation d'un braconnier

Amiens, 18 janvier. — En novembre dernier, Henri Michel, 32 ans, cultivateur, était trouvé tué d'un coup de fusil, près d'un bois à Aizacourt-le-Haut. Une mise en scène avait été organisée pour faire croire à un accident de chasse. Bientôt le meurtrier fut découvert. C'était un nommé Baudelot, 60 ans, d'Aizacourt.

L'enquête révèle que Baudelot, étant braconnier, avait tiré par méprise sur Michel, croyant voir un gibier, et l'ayant tué, avait

imaginé une mise en scène pour échapper aux responsabilités.

Traud devant le tribunal correctionnel de Périgueux, Baudelot vient d'être condamné pour homicide par imprudence, à un an de prison et cinquante mille francs de dommages-intérêts.

PARIS ET BANLIEUE

Plusieurs tirs de la station de chemin de fer des Mureaux (Seine-et-Oise) ont été fracturés et on a tenté d'ouvrir un petit coffre-fort scellé au mur, avec une pince qui a été retrouvée sur place. Des empreintes digitales ont été relevées.

DEPARTEMENTS

A Saint-Eusèbe (Haute-Savoie), Mine veuve Tocanier est brûlée vive dans un incendie qui consume un bâtiment.

M. Philippe Michel, 72 ans, à Morhange, est assommé à coups de marteau par un inconnu. État grave.

Enfants brûlés vifs

Bayeux, 18 janvier. — Louise et Georges Avice, trois ans et onze mois, sont brûlés vifs dans l'absence de leur mère, à Maisy.

Les électeurs sont dégoûtés

En Loir-et-Cher, ont eu lieu des élections pour le remplacement du député Maugir-Violeau, radical-socialiste décédé.

Le docteur Legros, du Bloc National, est élu avec 23.497 voix contre 25.411 au docteur Dauge, candidat du Bloc des Gauches.

Ce durera longtemps ainsi : tantôt à gauche, tantôt à droite et... reprenez les mêmes, l'on recommence.

Gare à la fièvre typhoïde

A la suite des crues récentes les eaux se sont trouvées souillées. On craint maintenant la fièvre typhoïde.

Et l'on invite les Parisiens à se faire vacciner.

Mais les mesures d'hygiène les plus élémentaires ont-elles été prises par le service des eaux ?

En période de crues toutes les eaux de fond et de surface se précipitent dans les rivières avec leurs alluvions, leurs détritus et les innombrables germes pathogènes.

On apprendrait avec satisfaction que, lorsque ces eaux sont livrées à la consommation, elles ont été décantées, stérilisées.

Enfin lorsque le danger est amoindri, il faut que les conduites soient mises temporairement en décharge et aseptisées à fond.

Or, il n'apparaît pas que tout cela et même moins ait été fait.

L'administration a d'autre souci que de veiller à la santé publique.

Le Brouillard

Sous un ciel limpide, sans cause apparente, simplement, par un phénomène de décomposition chimique atmosphérique, un brouillard d'une lourde densité s'est formé dans une partie de la ville, paralyssant quelque peu, les mouvements humains...

Nombre d'automobilistes, à la vue faible, dérangent immobiles leurs voitures, les voient à la tire seuls, furent les bénéficiaires de ce malencontreux ménage...

Le déraillement de Magny-Saint-Médard

L'identité des victimes

Dijon, 18 janvier. — Des cinq morts du déraillement de Magny, deux seulement sont identifiés actuellement : le convoyeur des postes Michouillet et Mme Bourgois, demeurant à Dijon.

Les trois blessés sont : M. Bourgois, mari de la précédente ; Mme Sondeau et M. Léon Bilec, habitant également Dijon.

LEURS DIVIDENDES

Se trouvant sur le marchepied d'un wagon, M. Augustin Rut, 43 ans, employé principal du P.-L.-M., demeurant 73 Grande-Rue, à Nogent

L'Action et la Pensée des Travailleurs

A tous les gars du Bâtiment

Camarades,

Nos prédictions se réalisent, aujourd'hui nous vous apportons les preuves, que les dirigeants de l'U. D. de la Seine unitaire vous conduisent à un syndicalisme du Parti.

Plus que jamais vous vous devez de réagir contre les méthodes politiques que les adhérents d'un Parti politique et leurs chefs introduisent à l'intérieur de nos organisations syndicales.

Insistez pour qu'à votre assemblée générale, ils vous soient donné connaissance du rapport sur le changement des statuts, qui sera soumis au Congrès de fusion des U.D. de Seine et Seine-et-Oise, propositions qui vous éclaireront sur les méthodes nouvelles que l'on implante dans les organisations syndicales pour les buser définitivement.

Voici à titre documentaire les principaux des statuts qui seront changés.

Art. 17. — Suppression du Comité général mensuel, celui-ci forçant les organisations syndicales à consulter chaque mois leurs adhérents en remplacement d'un Comité général tous les trois mois, entre temps la vie de l'U.D. sera dirigée par un C. E. de 27 membres, autrement dit un Comité directeur.

Art. 35. — Régibilité des fonctionnaires syndicaux, alors à quoi bon insulter les réformistes de la C.G.T. Lafayette, quand on se sert des mêmes méthodes, les hommes seraient meilleurs, la qu'ailleurs.

Art. 36. — Tout détenteur d'un mandat politique rétribué ou non, pourra être secrétaire de l'U.D., voilà comment les délégués d'un parti respecte la charte du syndicalisme.

Dans tous vos syndicats, révoltez-vous contre une pareille façon de comprendre le syndicalisme, renvoyez dans leurs partis politiques qu'ils n'auraient jamais dû quitter tous ces partisans d'un syndicalisme de parti ou de secte et réintègrez notre vieille Fédération du Bâtiment réunie provisoirement dans l'autonomie pour pouvoir ouvrir syndicalement, en dehors de toute ingérence extérieure au travail.

Pour le triomphe du Syndicalisme révolutionnaire, tous à notre vieille Fédération.

A. MATHIS.

Communiqué

Deux tractis édités par la minorité syndicaliste de la Loire sont en dépôt au siège de l'Union des Syndicats du Rhône, les militants doivent venir les retirer pour les distribuer. Le secrétariat tient à protester contre la note tendancieuse parue dans *'l'Humanité'* et qui tend à faire croire que ces tractis ont été édités avec de l'argent sortant d'une source inavouable.

Elle demande au prolétariat de juger de tels procès employés par les laquais de Moscou pour discréditer les militants syndicalistes qui ont rompu avec la C.G.T.U. avec le seul désir de travailler en paix pour l'amélioration du sort de la classe ouvrière.

L'ENFER DES TRAVAILLEURS

Un coup d'œil dans les « bagnes »

Aux annexes du Printemps

Boulevard de Lorraine à Cligny

Aux services Américains un chef espagnol est fort heureux de faire son petit à *'Primo Rivera'*. Il consulte malproprement les petites ouvrières sous ses ordres et renvoie sans motif celles qui ne veulent pas subir ses caprices.

Que ce sinistre individu nommé Sandches finisse ses saloperies et que ce petit conseil lui serve de leçon car si les femmes sont trop faibles pour lui répondre, d'autres pourraient le rappeler à l'ordre.

Au service des eaux de la Ville de Paris

Les copains travaillant dans cette boîte ayant signé leur feuille de paye se trouvent à l'heure de la paye dans l'impossibilité de toucher ce qui leur est dû. Le caissier leur déclare froidement qu'il a reçu ordre de ne pas payer et ceux qui comprenaient sur le fruit de leur labeur pour pouvoir se nourrir s'en vont, se demandant com-

ment ils feront pour manger le lendemain. Cela durera-t-il longtemps ? Fait à noter. Les ingénieurs avaient touché leur compte.

L'inspecteur du travail qui n'a pas l'air de trop se fatiguer pourrait faire une promenade dans ces boîtes.

Un sale type

J'apprends à l'instant même qu'à la Corde-Delos et Pury, à Marcey-en-Barœul, une ouvrière âgée de 16 ans vient de se faire un effort à l'estomac, au-dessus du sein gauche. L'ouvrière a déclaré que le nommé Legrand Edouard, simple exploité, qui se croit permis de faire lever des poids lourds de 150 kilos par les femmes lorsque ces dernières lui font remarquer d'ailleurs chercher des hommes pour faire ce travail, il se permet de les faire passer au bureau. Ce poltron des mercantils et plat valet du patronat voudrait-il se venger sur ces malheureux exploités parce que ces derniers se sont moqués de son attitude lors de l'inventaire avec son encier à la main et suivant le patron comme Triboulet suivait son roi.

Combien de malheureux écopent avec de pareils rouffins ignorant l'organisation syndicale, sont toujours à la merci du patron et de ses valets.

Organise-toi !

A tous les ouvriers boulangers

Devant l'attitude des communistes qui calomnient, briment, salissent les camarades syndicalistes.

Devant leur action jésuite de division de la classe ouvrière ayant pour but de s'empare des organisations pour les faire servir aux ambitions électorales et intéressées des membres dirigeants d'un Parti politique.

Les camarades syndicalistes réunis en assemblée générale le 27 Décembre dernier, après avoir voté au mépris des travailleurs les séides de ce Parti, dénoncent à la classe ouvrière toute entière leur action contre-révolutionnaire « division de la classe ouvrière », réformisme « continuelles et interminables promenades dans les ministères du Bloc des gauches » ainsi que leurs procès inqualifiables, tel par exemple, l'article paru dans *« Le Fraîcheur »* demandant au ministère du travail de brimer les ouvriers boulangers dans leur liberté.

Considérez le Syndicat comme une filiale honteuse du Parti communiste, dédiant de le quitter et de regrouper tous les ouvriers boulangers dans un syndicat qui prend pour titre : Syndicat autonome des ouvriers boulangers de la région parisienne.

Le Secrétaire.

Aux camarades anarchistes de la région lilloise

Dimanche 1er février 1925, le chef des fascistes français, j'ai nommé Léon Daudet, vient à l'Hippodrome-lillois. Le parti socialiste organise une manifestation grande en guise de protestation.

À titre individuel, nous espérons que les anarchistes et les sympathisants seront présents dans le nombre des protestataires et agiront en conséquence avec les travailleurs, quoique les socialistes sabotent nos réunions en ayant recours au commissariat. Prouvons que les anarchistes sont toujours prêts à agir contre les pourvoyeurs de bagnes et les détracteurs de conscience.

Pour une fois, que tous les exploités qu'ils soient : socialistes, communistes, syndicalistes et même individualistes, ils ne font pas exception à la règle fasciste, ainsi que le parti ouvrier de Marcey-en-Barœul, malgré la divergence de nos conceptions, que nous voulions malgré tout réaliser l'unité dans l'action.

Henri MIGNON,
du Groupe Anarchiste de Marcey-en-Barœul.

Georges DELBRUCK

Au pays de l'Harmonie

Très beau voyage au pays de l'Utopie. Un livre à lire pour se reposer des préoccupations quotidiennes de la vie si laide qui nous entoure.

Prix : 7 fr. 50 ; recommandé : 8 fr. 50.

Dans le S. U. B.

L'action se poursuit chez les charpentiers en fer de la Seine. — La maison Rhulman a été dans l'obligation de payer les 4 fr. 50 de l'heure. Bravo pour nos camarades de ce chantier qui ont su imposer une partie de nos revendications. Ajoutons que tous les compagnons ont été réintégrés à la suite de ce mouvement.

Nous espérons que cet exemple sera suivi dans tous les chantiers du département.

A la maison Fourrier, qui a son siège 61, rue Froidevaux, et qui exécute en ce moment un important travail avenue Maillol, un coup de force patronal vient de se produire : le chef monteur et tous les compagnons viennent d'être régis.

Le patron est un des plus réactionnaires de la place et il prétend non seulement violer les huit heures, mais payer des salaires de famine.

Nous recommandons à toute la corporation de tenir ce chantier à l'œil, car nous apprenons de source autorisée que ce serait le concierge de l'usine qui viendrait pour remettre en route ce chantier.

Tous ceux qui s'embacheraient exigent les huit heures et la rémunération de 4 fr. 50 de l'heure.

Hardi la ferraille, un bon coup d'épée, les perspectives de travail sont assez grandes pour que cette année nous imposions intégralement les huit heures et les cent sous de l'heure.

Mardi 20 janvier, à 18 heures précises, réunion du conseil élargi. Les chantiers doivent se faire représenter par un délégué.

Pour le conseil de section : Le secrétaire adjoint : BOUDOUX.

P.-S. — Pour couper court à tous les malveillants qui pourraient faire circuler sur les chantiers les adversaires de notre section technique et du S. U. B. sur l'absence momentanée du camarade Raizer, secrétaire de notre organisation, nous avons le devoir de déclarer que notre camarade a été sérieusement malade et que heureusement il est en pleine convalescence.

D'autre part, le conseil, mis au courant des raisons de santé qui ont motivé la démission du trésorier du S. U. B., le camarade Toussaint, regrette la décision de notre ami et lui renouvelle toute sa confiance.

Pour le conseil : E.

Les prisonniers de guerre et leurs revendications

Dans le dernier Congrès tenu à Paris tout a marché à merveille. Il y eut de beaux discours, bouquets de fleurs, etc., etc. et le tout se termina par un copieux repas sablé coupé toujours de champagne à la santé des pauvres malheureux.

Pendant ce temps les ex-prisonniers reviennent chez eux, malades, tuberculeux, cravent de fain dans leurs tauds.

Comme toujours l'éternel histoire, on se occupera de vous, de belles promesses, mais des actes jamais.

Politiciens de gauche, droite ou rouge, tous à la même pointure.

Quand donc les éternels dupés comprennent leurs gestes en déposant leurs bulletins dans l'urne.

H. THOMAS,
Ex-prisonnier de guerre, Romans.

PETITE CORRESPONDANCE

LE GAGNANT DE LA BICYCLETTE EST HOTTE (Lucien), Paris. — 402.

Le camarade H. Meurant, de Croix, voudrait-il se mettre en relations, dès que possible, avec Chevallier Léon, 133, rue Saint-Antoine, sous-Bois ; dernière lettre restée sans réponse.

Georges Saling et Boudoux sont près de passer à la Librairie aujourd'hui, 6 heures. — Le goy.

Camarade G... de Barcelone. — Peux-tu venir au meeting international, mercredi 21, à 20 h. 30, à la Bellevilloise ? — Salsench.

Le Gérant : GEORGES LACHAUME

Imprimerie spéciale du *Libertaire*
10-12, rue Paul-Lelong, Paris.

SEVERINE.

Line SHELLEY. 7 •

Œuvres en prose 5 73

SIENKIEWICZ. 8 •

Qui Vadis ? 7 •

SINCLAIR (Upton). 7 •

Jimmie Higgins 7 •

La jungle 5 •

Les empoisonneurs de Chicago 5 •

II. L'affranchi 5 •

Métropolis 5 •

Les brasseurs d'argent 5 •

Le roi Charbon 2 vol. à 3 •

SNELLE (Victor). 5 73

L'idée de Berthe, par Bérénice 2 40

SUDERMAN (H.). 5 73

Le cantique des cantiques 6 •

Le chemin des chats 3 •

TABARAB (A.). 6 75

L'Évangile nouveau 6 75

L'Aube 5 73

TAGORE (Rabindranath). 5 73

La maison et le monde 10 •

TAILLADE (Laurent). 5 73

Discours civiques 5 73

Plâtres et tâches 7 •

Les amies et les jours 3 30

Les livres et les hommes 3 •

Les reflets de Paris 3 •

Quelques fantômes de jadis 6 73

Petits mémoires de la vie 6 73

Pages choisies 5 75

Petit breviaire de la gourmandise 3 •

TCHEKOW (Anton). 6 75

Trois années — La salle n° 6 6 75

Un meurtre 5 73

TENARD (Louis). 4 50

Le sauveur 4 50

THIERRY (Albert). 7 •

Le sourire blessé 7 •

THOREAU (Henri). 7 •

Désobéir 6 75

Walden, ou la vie dans les bois 8 50

TILLIER (Glaude). 5 75

La victoire de Patata et Patata 7 •

Mon oncle Benjamin 5 •

Communiqués syndicaux

COIFFEURS AUTONOMES. — Ce mardi, 20, à la permanence, à 14 heures précises, 51, rue du Château-d'Eau, nomination du bureau de la Commission de contrôle.

Aumasson, Launoy, Prémisse, Hernandez, Réau, Hecquard, Gaillard sont conviés.

Syndicat Autonome des Cuirs et Peaux de Romans. — Tous les syndiqués et non syndiqués doivent assister nombreux à la réunion générale du mercredi 21 janvier, salle de la Bourse du Travail. Compte rendu du Congrès. Questions diverses.